

LE MONDE ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE



ABONNEMENTS POUR PARIS ET LES DÉPARTEMENTS

Un an, 21 francs; — Six mois, 11 francs; — Trois mois, 6 francs.
Le numéro : 35 c. à Paris — 40 c. dans les gares de chemins de fer.
Tout numéro demandé quatre semaines après son apparition sera vendu 40 c.
Le volume semestriel : 11 fr. broché. — 16 fr. relié et doré sur tranche.
LA COLLECTION DES 27 VOLUMES : 292 FRANCS.

Directeur, M. PAUL DALLOZ.

BUREAUX DE VENTE ET D'ABONNEMENT

9, RUE DROUOT, ou 13, QUAI VOLTAIRE

45^e Année. N^o 740. — 17 Juin 1874

DIRECTION ET ADMINISTRATION 13, QUAI VOLTAIRE

Toute demande d'abonnement, ou accompagnée d'un bon sur Paris ou sur la poste, toute demande de numéro à laquelle ne sera pas joint le montant en timbres-poste, sera considérée comme non avenue. — Toute réclamation, toute demande de changement d'adresse doit être accompagnée d'une bande imprimée. — On ne répond pas des manuscrits envoyés.

Administrateur, M. BOURDILLAT.



LA MALÉDICTION. — Arrestation de Paschal Grousset. — La foule veut l'arracher des mains de ses gardiens. — (Dessin de M. Lix.)

COURRIER DE PARIS

Le rideau est tombé sur le dernier acte de l'horrible drame. Mais comment se soustraire aux émotions qu'il laisse après lui, quand on voit surtout ce qu'ils ont fait de ce Paris qui lui servait de splendide et lamentable décor!

C'est surtout pour celui qui, revenant du dehors, revoit pour la première fois la grande ville pleurant sur ses propres ruines, que le spectacle est saisissant et terrible. Plus saisissante et plus terrible peut-être l'apathie curieuse ou plutôt la curiosité apathique avec laquelle s'effectue chaque jour la promenade à travers les ruines.

Il est donc incorrigible le caractère national? Tout lui est spectacle. Ce sont les mêmes gens qui du même air allaient voir passer l'empereur les jours de revue, les Prussiens le jour de leur arrivée, les mêmes gens qui assistaient en badauds aux concerts donnés par la Commune aux Tuileries, et qui en ce moment s'attrouperent devant les arcades ravagées du ministère des finances et devant les débris sinistres de l'Hôtel-de-Ville.

Autre signe des temps : La réclame, qui ne connaît pas d'obstacle, a repris, elle aussi, le cours de ses brillants exercices, ajoutant à son répertoire, déjà si varié, une variété nouvelle : L'annonce à l'incendie.

Rien de plus simple que le procédé.

Le premier jour, faire imprimer quelque part :

« Au nombre des maisons détruites dans les funestes journées qui ont plongé la France dans la stupeur figure l'établissement des XXX. »

Sur quoi, le lendemain, refaire insérer dans la même feuille et dans bien d'autres une lettre de ce genre :

« Monsieur le rédacteur,

« C'est par erreur qu'on a annoncé que la maison des XXX est devenue la proie des flammes; non-seulement elle a été entièrement sauvée, mais dès aujourd'hui, ouvrant ses portes au public, elle est à même de lui offrir les nouveautés de printemps, et expose notamment un assortiment immense de jaconas au prix fabuleux de trente-cinq centimes le mètre, des confections de soie à trente-cinq francs, des soieries dont le bon marché fabuleux défie toute concurrence, etc., etc., etc... »

La grosse caisse se mêlant à l'écho d'une marche funèbre. Sommes-nous donc incorrigibles?

~~~~~ Pendant que nous sommes en train de signaler les excentricités du jour et les fantaisies lugubres, n'oublions pas un genre de plaisanterie singulièrement choisi.

Un certain nombre de ressentiments se sont ainsi donné une satisfaction plus puérile qu'honnête.

Recette non moins simple que la précédente :

Vous en voulez à quelqu'un; par un biais quelconque vous faites annoncer n'importe où qu'il a été arrêté comme entaché de connivence avec la Commune. Naturellement le quelqu'un proteste, le lendemain, par une lettre, mais combien de gens qui ont lu la nouvelle première ne lisent point le démenti!

De telle sorte que dans un an, deux ans, dix ans, quand on prononcera le nom du calomnié il se trouvera quelqu'un pour dire :

— Un tel?... Je me rappelle, il a été compromis en 1871. Je ne sais même pas s'il n'a pas été déporté.

Quand un coup de plume peut avoir de si redoutables conséquences ne devrait-on pas attendre pour annoncer de pareilles nouvelles, qu'on en ait la preuve évidente et irréfutable?

Quant aux fusillés, ce sont souvent eux qui ont propagé le bruit de leur mort pour pouvoir fuir à l'aise et ils sont moins intéressants. Mais que de résurrections l'avenir nous réserve!

~~~~~ Que de conflits aussi, que de procès à la suite de la destruction des états civils.

Plus d'actes de naissance ! Les mauvaises langues assurent que sur cette simple nouvelle toute la co-

quetterie féminine a été mise en émoi. On allait jusqu'à assurer qu'on avait rencontré M^{lle} X... qui malgré son âge vénérable joue encore les ingénues, se promenant dans la rue en robe courte un cerceau sous le bras.

Il est certain que plus d'une profitera de l'occasion pour exécuter des variations inattendues sur l'art de vérifier les dates.

Et le chapitre des contrats de mariages!

Je gage qu'avant un mois trois douzaines d'auteurs iront proposer au Palais-Royal un seul et même vaudeville sous le titre de : *C'est ma femme*.

Vous voyez cela d'ici.

Un monsieur rencontre aux bains de mer ou ailleurs une dame. Il lui fait la cour et comme elle résiste à ses déclarations au lieu de l'assassiner à l'instar d'Antony il requiert tout simplement un gendarme :

— Madame est mon épouse légitime, elle refuse de réintégrer le domicile conjugal.

— Je proteste....

— Comment, vous niez!

— Oui, je nie. Prouvez votre dire!

— La tactique de madame est trop naïve. Elle sait que notre contrat a été brûlé dans l'incendie de Paris.

La suite selon la formule.

C'est ainsi que toujours le comique se mêle au funèbre. Contraste des contrastes, tout n'est que contraste.

~~~~~ Il est tard (car c'est surtout dans de pareilles circonstances que les morts vont vite) il est tard pour parler de Mirès, une personnalité dont la vie a fait autant de bruit que le décès en a fait peu. C'était pourtant un type que Balzac se serait plu à étudier avec la curiosité d'un anatomiste diséquant un phénomène.

Tous les extrêmes se touchaient dans cette nature heurtée et extraordinaire. On a raconté cent fois Mirès des premières années. C'est celui des derniers temps qui me paraît avoir été le plus curieux.

Tant qu'il fut dans la période ascendante il ne s'éleva pas au-dessus de ces spéculateurs heureux, de ces joueurs à chance exceptionnelle, comme on en rencontre de distance en distance sur la route de la fortune.

Mais c'est au moment de l'adversité, à notre avis, que se révéla en lui un homme vraiment exceptionnel.

Il déploya dans cette lutte contre les revers et les persécutions, une énergie dont il est mort et qui fut un prodige dépassant la limite ordinaire des forces humaines.

Mais ce n'était pas tout d'avoir la foi, ce satané homme trouvait moyen de la communiquer aux autres dans des conditions absolument invraisemblables.

Je me rappelle avoir assisté à la convocation solennelle qu'il fit de ses actionnaires après que le jugement de Douay l'eut rendu à la liberté. C'était au Cirque des Champs-Élysées qu'avait lieu la séance.

Tous ceux qui avaient apporté leur obole à la Caisse des chemins de fer étaient là, et je vous assure que cela formait bien l'ensemble le plus hétérogène, l'amalgame le plus effroyable qu'on pût rêver.

Toutes les classes sociales étaient représentées.

Entre autres trois gendarmes, quatre facteurs de la poste, un nombre incalculable de paysans et deux croquemorts en costume.

Mirès, debout sur une estrade, en habit noir, en cravate blanche, allait, venait, promenait sur l'assistance des regards sûrs d'eux-mêmes; on sentait qu'il se disait :

— Cette foule est à moi.

Notez que cette foule était ruinée.

Il prit la parole.

Ce ne fut point un discours, ce ne fut point une conférence. Je ne sais trop ce que ce fut. Il allait toujours déduisant, argumentant, accumulant les additions. Et les bravos de l'interrompre sans cesse.

La conclusion fut plus pyramidale encore.

La harangue se résuma à ceci :

— Nous avons tout perdu ou à peu près; sur cinquante millions de capital, il nous reste dix-huit

cent mille francs. Mais j'ai mon idée. Veuillez me voter l'autorisation d'employer vos dix-huit cent mille francs à m'acheter un journal dont je serais le directeur.

La chose fut enlevée par acclamation. Encore une fois vous auriez demandé aux auditeurs comment l'acquisition d'un journal qui absorbait leurs dernières ressources pouvait leur être de quelque utilité, personne n'aurait probablement su que répondre. Mais Mirès avait la foi communicative.

Y aurait-il un fluide spécial qu'on pourrait appeler le magnétisme actionnaire!

~~~~~ La banque des États fut l'entreprise suprême, le chant du cygne de Mirès. On intervint pour l'empêcher de donner suite à son projet, ce fut le coup de grâce.

Il ne fit que languir depuis.

Par instant sa verve toute méridionale se ranimait encore pour soutenir quelque paradoxe comme par exemple quand il vous démontrait que s'il défendait le pouvoir temporel du pape c'était en sa qualité d'israélite, dans l'intérêt de la religion juive.

Mais ces éclairs étaient de courte durée.

Depuis longtemps lui-même il se sentait profondément atteint et annonçait sa mort prochaine. Il ne se trompait pas.

Obscurément, au milieu des préoccupations et des angoisses d'une lutte fratricide, est mort en province celui qui avait été une des incarnations de cette finance du second empire, dont plus tard l'histoire redira avec étonnement les aventures et les expédients.

Sic transit gloria mundi.

~~~~~ Il faut en revenir aux tristes réalités d'aujourd'hui.

Mais si quelque chose au milieu de ces tristesses-là peut être pour nous une consolation c'est de constater quelle énorme place la France tient encore dans le monde. Et cette constatation nous avons été à même de la faire par nos propres yeux et par nos propres oreilles.

Au moment où l'ouragan de flammes se déchaînait sur Paris nous nous trouvions en Belgique.

Eh bien, il semblait à voir l'anxiété générale que ce fût un deuil national pour les Belges. Certainement, si l'une de leurs grandes villes, avait été en feu il n'y aurait pas eu plus d'émotion et plus de sympathies.

Comme on sent aussi quand on voyage à l'étranger la place immense que Paris tient dans le monde!

Impossible de mettre le pied dans une boutique et d'y demander un article quelconque sans que neuf fois sur dix il vous soit répondu :

— Nous n'en avons pas.

— Comment cela?

— Il ne nous en reste plus; nous en attendions de Paris, mais les événements...

Supprimer Paris, ce ne serait pas seulement décapiter la France, ce serait décapiter l'Europe, qui, quoi qu'elle en ait et pour plus d'une bonne moitié, pense par la tête de la vieille et illustre capitale, travaille par ses bras, marche par ses jambes digère par son estomac.

Aussi le crime commis contre Paris est-il un crime de lèse-humanité.

~~~~~ Par contre, faire renaître ce Phénix de ses cendres est une tâche propre à illustrer la mémoire de celui qui réussira.

C'est à M. Léon Say que cette tâche-là incombe pour le moment. Nous espérons qu'elle ne pouvait être remise à des mains plus capables. Elle ne pouvait du moins être remise à des mains plus loyales.

Le public a toujours aimé les portraits, en passant un croquis de notre nouveau préfet.

Chacun sait qu'il appartient à une célèbre famille d'économistes. Bon augure! le mot *économie* devant être de tous les programmes aujourd'hui.

Comme âge, la quarantaine ou sa banlieue.

Taille moyenne, dirait un passeport.

Ajoutons, toutefois, que cette taille se rehausse d'une rotondité qui, sans aller trop loin, se prononce légèrement déjà.

Les cheveux, très-bruns, s'étagent sans cérémonie sur un front suffisamment développé. L'œil, dans lequel habite toute la vie de la physionomie, est vif avec bienveillance. Ce n'est pas de la malice, c'est plutôt de la pénétration. Le nez se busque légèrement; les moustaches, sans apprêt, surmontent une bouche accentuée; le visage a lui aussi sa rondeur amplement mesurée.

On sent, au premier coup d'œil, que M. Léon Say appartient à la race qu'on appelait la grande bourgeoisie. A soixante ans, un Ingres aidant, il donnerait un pendant au célèbre portrait de M. Bertin père.

Signe particulier : absence complète de pose. Il régira Paris les mains dans les poches, et, signe plus particulier encore, ces poches-là ne seront pas les nôtres.

Car ce n'est pas de l'ambition, c'est du dévouement qu'il faut pour entreprendre de pareilles cures.

— A quelque chose malheur est bon, dit le proverbe. Ce doit être en ce moment l'avis des photographes qui seront seuls, je crois, à avoir bénéficié du passage de la Commune.

Impossible de faire un pas dans une rue sans se trouver en face d'un objectif braqué dans une direction quelconque. Ce sont les artilleurs du colloquium qui dirigent leurs batteries sur les gravas accumulés par le règne des communards.

Les cinq parties du monde se disputent, en effet, les vues de nos désastres.

On n'a pas même le temps de tirer les épreuves et de les coller.

- Dix mille pour Madrid,
- Vingt mille pour Berlin,
- Cent mille pour Londres,
- Deux cent mille pour New-York.

Heureusement c'est un genre de commerce qui aura des mortes saisons. Mais, pour le moment, c'est une vraie mine d'or à exploiter.

Il faut rendre, du reste, cette justice aux photographes qu'ils n'ont pas perdu de temps; on voit, en effet, aux vitrines des épreuves qui représentent, non-seulement les Tuileries après, mais pendant l'incendie.

Prodigieux effort de l'esprit commercial!

Vous figurez-vous un citoyen à qui l'on viendrait dire :

— Vous savez..., le feu est aux Tuileries, le ministère des finances s'écroule, la cour des Comptes flambe, le Louvre et toutes ses collections vont sans doute être perdus, l'Hôtel-de-Ville va sauter....

Vous figurez-vous, dis-je, un citoyen à qui on vient apporter ces riantes nouvelles, ne perdant point une minute en lamentations banales, réprimant tout attendrissement, et s'écriant aussitôt en se frappant le front :

— Sapristi, il va y avoir là une affaire superbe, à moi mes instruments!

Vous représentez-vous le même citoyen descendant la rue, peut-être au milieu de la grêle des balles, installant ses appareils, agitant ses fioles, astiquant ses plaques de verre, veillant à ce que ses réactifs ne soient point incommodés par la chaleur du voisinage, choisissant tranquillement le point de vue le plus pittoresque et procédant avec méthode à l'enrichissement de ses collections futures?

J'avoue, pour ma part, que je trouve la chose héroïquement colossale.

Nota bene. — Je dois, par amour de la vérité, confesser qu'on m'a fait des révélations qui tempèrent un peu l'admiration précédente. Tant pis, ma foi, je prévient le public.

Donc la plupart des photographies en question seraient tout simplement des vues des divers monuments prises en temps ordinaire; sur une épreuve de ces vues, un retoucheur adroit aurait disposé savamment des flammes à l'aquarelle, après quoi l'on aurait tiré une contre-épreuve, et c'est avec ce cliché pastiche qu'aurait été fabriqué le plus grand nombre des belles horreurs en action.

Avis à qui de droit.

— Parmi les singularités du moment, — et pour passer à quelque chose de moins sombre,

n'oublions pas de noter un type nouveau qui pulule autour de nous, qu'on rencontre dans les rues, sur les places, dans les cafés, dans les salons.

Le badaud de Paris a de tout temps aimé à avoir l'air de collaborer aux affaires de l'Etat. Jadis les fonctions qu'il s'était décernées consistaient à promener des regards investigateurs sur les travaux en cours d'exécution dans les divers quartiers.

C'est ce qu'une caricature de Gavarni appelait *les Inspecteurs privés des travaux publics*.

Aujourd'hui que le travail chôme, il a fallu trouver autre chose. D'où sont venus les chercheurs d'impôts.

N'est-il pas vrai qu'ils vous ont parlé comme à moi?

N'importe à quel propos, ils trouvent moyen d'amener la conversation sur le sujet qui les touche; puis, par un biais plus ou moins adroit :

— Il faut sortir à tout prix, n'est-il pas vrai, de cette situation financière.

— Le fait est que....

— Il faut en sortir, tout le monde le reconnaît, et il ne s'agit pas de se croiser les bras; car si les bons citoyens n'apportent pas le concours de leurs lumières... Moi, qui vous parle, monsieur, je n'ai que cette préoccupation, car, depuis trois mois, suivez bien mon raisonnement : Pour payer les milliards de la Prusse, il faut que la France accroisse ses recettes. C'est évident.

— Je confesse que je ne vois pas moyen sans cela....

— Bon; mais comment accroitrez-vous les recettes? En accroissant les impôts, c'est encore évident, n'est-ce pas?

— Sans nul doute.

— Eh bien, monsieur, c'est précisément à ces accroissements que je me suis appliqué. Mais des impôts nouveaux sont nécessaires, car les anciens ne suffiraient pas. Mais lesquels? Voilà le hic. Que diriez-vous d'un impôt sur les cors de chasse?

— Heu! heu!

— Permettez, il y a des gens pour lesquels le cor est une passion, la preuve, c'est que, malgré les ordonnances de police, ils se réunissent dans des caves pour sonner de la trompe. Pourquoi, moyennant une patente de cinquante francs par an, ne leur permettrait-on pas.... Ce n'est pas tout, je frappe en bloc tous les instruments de musique. On peut vivre sans musique, la musique est du superflu, et nous n'avons besoin, dans les circonstances où nous nous trouvons, que du strict nécessaire. Malheur à la France, si elle ne le comprend pas!

— Cependant....

— Il n'y a pas de cependant, monsieur.... Autre chose : J'établis un impôt à cinq francs par an sur les montres et les pendules. Il y a des horloges publiques, n'est-il pas vrai? les prolétaires se passent de bien autre chose. Donc, c'est encore du superflu.... C'est inépuisable, quand on y réfléchit comme moi, les ressources d'un grand pays. Tenez, un impôt admirable, ce serait un impôt sur la pomade; on n'a pas besoin de se graisser les cheveux, et la poudre de riz et les cosmétiques et les teintures.... Et....

Le chercheur d'impôts ne s'arrêterait pas si vous ne trouviez moyen de lui fausser compagnie. Ils sont comme cela dix mille à Paris qui se font fort chacun de procurer à la France les cinq milliards; jugez quelle fortune nous avons en réserve!

— Qui dirigera le Conservatoire?

Il importe que cette place éminente, laissée vacante par la mort d'Auber et du successeur ridicule qui lui avait été donné, ne reste pas vacante plus longtemps.

Le désarroi même dans lequel les événements ont mis les études rend plus impérieuse la nécessité de combler ce vide. Trois concurrents sont en présence, d'après les rumeurs.

Le premier, M. Ambroise Thomas, le second, M. Gounod, le troisième, M. Félicien David.

Nous ne croyons pas nous tromper en disant que les préférences publiques sont en faveur de M. Ambroise Thomas. Non pas que M. Gounod ne soit un musicien d'une réelle valeur, mais certains côtés mystiques de son tempérament l'éloignent plutôt des choses du théâtre qu'elles ne l'en rappro-

chent; il serait lui-même mal à l'aise dans ce milieu qui tient aux coulisses de si près.

M. Félicien David est un rêveur, un contemplateur. Sa nature souffrirait d'être prise dans les rouages administratifs, et les rouages administratifs de leur côté n'en iraient pas mieux, croyons-nous.

M. Ambroise Thomas a précisément toutes les qualités nécessaires pour ce poste. Musicien éclectique, comme l'attestent ses œuvres, il aura dans la direction des études une impartialité pour les différentes écoles et les différents styles sur laquelle se régleront les professeurs.

Son talent a précisément le côté savant qui convient; son caractère l'honorabilité, j'allais dire l'austérité, qui est nécessaire là où tant de jeunes filles sont amenées par la confiance de leurs familles.

Sous ce rapport il offrira toutes les garanties comme sous les autres.

Du moment où l'opinion paraît être unanime, il n'y a pas de raison pour qu'on retarde un choix qui ne semble pas douteux. Si le choix n'est pas fait au moment où paraîtront ces lignes, nous conseillons qu'on se hâte.

— Chose étrange, inouïe, ruisselante!

Au lendemain de la crise que vous savez, il s'est trouvé un homme assez convaincu pour éditer un volume. Je ne parle pas d'un volume racontant les méfaits de la Commune. Ceux-là foisonnent.

Non, pas plus tard qu'hier, on m'a remis, soigneusement enveloppé, un in-18 relié sur papier chamois tendre, portant ce titre : *les Rêves d'azur*.

C'est un recueil de poésies élégiaques et sentimentales signées d'un M. Gérardin (?).

Il y est question des étoiles et des nuits sans voiles, des abeilles et des corbeilles.

Heureux jeune homme (car il est impossible qu'il ne soit pas jeune), heureux jeune homme, qui emploie ses vingt-cinq ans à rimer, au lieu de les employer, comme le citoyen Raoul Rigault, à assassiner!

Je voudrais lui souhaiter un succès, mais...

A moins qu'il n'emploie le moyen que je vais lui indiquer :

Publier dans six mois une seconde édition des *Rêves d'azur*, qui sera la première en réalité.

Plus actuel, par exemple, est *l'Album du siège*, par Cham et Daumier. C'est l'ironie française survivant à nos défaites et faisant à l'ennemi des blessures que les lauriers ne cicatrisent pas.

Le crayon de Cham a trouvé dans *l'Album du siège* des pages d'une véritable et patriotique éloquence.

Succès mérité!

— J'entends d'ici la voix d'un de mes lecteurs me demander de joindre ma note au concert de protestations que soulève la tyrannie vraiment inqualifiable de messieurs les cochers.

Le fait est que cette tyrannie-là a pris des proportions invraisemblables.

Quand vous héléz un automédon, il ne se contente plus de demander cinq francs l'heure, il vous pose ses petites conditions :

— Vous savez, vous ne resterez pas plus de dix minutes à faire votre visite.. Nous passerons par la rue de Lille, parce que je n'ai pas encore vu les ruines des incendies; par la rue de Sèvres, parce que j'y connais un distillateur qui vend une petite eau-de-vie dont j'ai besoin de prendre un verre. De plus, je vous descendrai sans entrer dans la rue de Vaugirard, parce que j'y ai un créancier...

Je n'exagère que de bien peu les prétentions de ces messieurs.

Mais que le lecteur qui voulait m'interpeller se rassure. Je sais de source certaine que les mesures sont prises pour qu'avant huit jours un frein étant mis à ces fantaisies, par trop échevelées, le fouet des cochers cesse d'être le sceptre du monde.

PIERRE VÉRON.



LES ARRESTATIONS. — Interrogatoire de Rossel, ancien président de la Commune. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. G. Turet.)

F. LIX

GÉN
En
Cour
à Pa
1810.
Ap
tude
tre e
tat-m
le tr
pend
son m
les b
Les e
tant
Mas
valen
aut
dre
Te
mar
dité
M. d
à cet
ves
tes
les q
Pélie
en
choi
com
bord
chef
de l'
No
tous
lesq
sign

LE
GÉNÉRAL DE CISSEY

Ernest-Louis-Octave Courtot de Cisse est né à Paris le 23 décembre 1810.

Après deux années d'études à Saint-Cyr, il entre en 1832 à l'école d'état-major. En 1836, on le trouve en Afrique, où, pendant quatorze ans, son nom figure dans tous les bulletins de victoire. Les expéditions de Constantine, de Médéah, de Mascara et de Milianah valent au jeune capitaine autant de citations à l'ordre du jour de l'armée.

Tout en se faisant remarquer par son intrépidité et son sang-froid, M. de Cisse donne, déjà à cette époque, des preuves nombreuses des hautes qualités intellectuelles qui le distinguent, et Pélessier, excellent juge en pareille matière, le choisit successivement comme aide de camp d'abord, puis comme sous-chef d'état-major général de l'armée d'Afrique.

Nous ne relaterons pas tous les faits d'armes par lesquels M. de Cisse se signala pendant cette pé-



LE GÉNÉRAL DE CISSEY, commandant le corps d'armée de la rive gauche, nommé ministre de la guerre.

riode de sa carrière. [Disons seulement que le maréchal Bugeaud, qui le tenait en haute estime, le fit nommer colonel, et c'est à ce titre qu'il prit une part très-active aux préparatifs de la campagne de Crimée. Il était alors chef d'état-major de la seconde division d'infanterie de l'armée d'Orient, sous les ordres du général Bosquet. Inkermann le fit général de brigade, et l'assaut de Malakoff lui valut une nouvelle citation à l'ordre du jour.

En 1858, M. de Cisse, qui n'avait quitté la Crimée que pour rentrer en Algérie, fut nommé chef d'état-major du commandement supérieur des divisions du sud-ouest.

Cette position lui permit d'étudier d'une manière approfondie les intérêts et les besoins de la colonie, et lors de la création du ministère de l'Algérie il fut appelé à la direction des affaires militaires et maritimes. Les services qu'il a rendus à cette époque sont encore présents à la mémoire des colons.

Général de division en 1859, M. de Cisse fut d'abord chargé de nombreuses inspections géné-



ENTRÉE DES TROUPES A PARIS. — M. Trèves à la porte du Point-du-Jour. — 35^e de ligne dans les tranchées. — (D'après le croquis de M. E. Demarquay.)

LES ARRESTATIONS. — Interrogatoire de Rossel, ancien président de la cour martiale de la Commune. — (Dessin de M. Lix, d'après le croquis de M. G. Tirret.)

rales; puis, placé à la tête de la 17^e division. C'est de là qu'il est parti pour l'armée du Rhin, où il prit le commandement d'une division dans le 4^e corps. Borny, Rezonville et Saint-Privat furent pour lui autant de journées glorieuses. Malheureusement, sa voix ne fut pas toujours entendue, et lorsque, malgré ses conseils, Bazaine crut devoir capituler, M. de Cissey eut sa part de malheurs qu'il eût voulu conjurer au prix de sa vie.

Prisonnier, il fut envoyé à Hombourg, d'où il ne revint qu'après la signature des préliminaires de la paix.

Nous ne croyons pas utile d'insister sur la part qu'il a prise aux derniers événements de Paris. Grâce à l'intelligence avec laquelle il a conçu son attaque de la rive gauche et à la promptitude qu'il a mise à l'exécution de son plan, on peut dire qu'il a sauvé cette partie de la ville d'une destruction à peu près certaine.

Depuis le 7 juin, M. de Cissey est ministre de la guerre; il ne lui manque qu'un siège à l'Assemblée nationale. Paris, reconnaissant, saura bientôt le lui donner.

G. MONTGAUZY.

MANIFESTATION

SUR LE PASSAGE DE PASCHAL GROUSSET
PRISONNIER

Comme membre de la Commune, Paschal Grousset était délégué aux relations extérieures, une sinécure dont tous les efforts du titulaire n'ont pu révéler l'importance.

Après la défaite de l'insurrection, Paschal Grousset était parvenu à se soustraire aux recherches de la police, qui cependant, le 3 juin, à une heure et demie de l'après-midi, parvenait à le découvrir dans l'appartement de M^{lle} Hacard, 39, rue Condorcet.

Le *Figaro* raconte qu'au moment où M. Duret, commissaire de police, mettait la main sur lui, Paschal Grousset, déguisé en femme, était affublé d'un jupon noir, d'une camisole et d'un énorme chignon attaché au sommet de la tête.

Ce travestissement n'avait rien d'extraordinaire, car l'ex-délégué aux relations extérieures est physiquement doué de traits réguliers, et de même que M. Catulle Mendès

..... porte fièrement la honte d'être beau.

Paschal Grousset avait fait sensation aux au-

diences de la haute cour de Tours, lors du procès Pierre Bonaparte; et cette sensation était tout autant le résultat de sa tenue physique que de ses excentricités de témoin.

Les dames des tribunes ne cessaient de braquer leur lorgnon sur lui, et les assises de Tours ont été le plus grand succès... politique de ce duc de Richelieu socialiste.

Arrêté, Paschal Grousset fut conduit en voiture d'abord chez le commissaire de police, où il subit un interrogatoire sommaire, ensuite à la mairie de la rue Drouot.

Arrivé là, l'ancien journaliste, l'ex-délégué de la Commune, fut reconnu et salué des cris: « A mort, l'assassin! à mort l'incendiaire! qu'il aille à pied. »

Tout en poussant ces cris, la foule se pressait contre la voiture, lui montrait le poing, essayait de le frapper et d'ouvrir les portières.

M. Duret était impuissant à la maintenir, et, de plus en plus irritée, l'attitude populaire faisait craindre que justice allait être faite sur l'heure, lorsque le général Pradier, qui passait par là en ce moment, s'enquit du motif de ce rassemblement et de ces cris.

Mis au courant du fait, le général appela à lui tous les soldats et officiers qui se trouvaient dans le quartier et forma avec eux une escorte assez imposante au prisonnier.

On put alors suivre les boulevards et la rue Royale pour arriver au palais de l'Industrie. A l'entrée du faubourg Saint-Honoré, au point où s'amoncellent les décombres des maisons incendiées par les communaux, la fureur populaire redoubla, poussant toujours ses cris de mort.

— Cette foule est féroce, dit Paschal Grousset. — Il faut être philosophe, lui répondit M. Duret. Si l'on m'eût arrêté il y a une quinzaine de jours, j'aurais pu être à votre place et vous à la mienne. Qui sait alors si vous m'eussiez sauvé des fureurs de tout ce monde?

Enfin, après un trajet long et difficile, la voiture qui portait Paschal Grousset fit son entrée dans le palais de l'Industrie, siège de la grande prévôté militaire.

Le soir même, l'ex-délégué de la Commune aux relations extérieures était dirigé sur Versailles, écroué à la prison de la rue Saint-Pierre, où il occupe une cellule voisine de celle de Rochefort.

Paschal Grousset passe son temps à fumer des cigarettes.

MAXIME VAUVERT.

Arrestation et interrogatoire de Rossel

Méfiez-vous des hommes pâles, disait César.

Rossel est un jeune homme pâle et maigre, de taille assez élevée, à la figure expressive, quoique l'éclat de son regard soit habituellement voilé par l'interposition d'un lorgnon de myope.

Ancien élève de l'École polytechnique, le jeune Rossel avait donné assez de preuves de ses capacités militaires pour être fait, à l'âge de vingt-six ans, capitaine dans l'arme difficile du génie.

Il était à Metz avec Bazaine et avait été assez heureux pour échapper à la captivité en Allemagne et pour venir se mettre, après Sedan et l'investissement de Paris, à la disposition de la délégation de Tours.

M. Gambetta, alors ministre de la guerre, fit du jeune Rossel un colonel.

Après la capitulation de Paris, vaincu plutôt par la famine que par le courage prussien, le Gouvernement ne voulut pas confirmer le grade que Gambetta avait donné à Rossel.

Le jeune officier vint alors à Paris. La commune avait pris la place du Gouvernement national. Elle manquait de chefs capables pour son armée insurrectionnelle. Elle jeta les yeux sur Rossel, qui se laissa égarer au point d'accepter un commandement dans l'état-major de Cluseret. Cluseret, mis en prison par ses amis d'hier, Rossel lui succéda à la délégation de la guerre. La prise du fort d'Issy fut la raison de sa démission, qu'il adressa motivée à la Commune par la voie des journaux.

Son premier soin fut de se mettre à l'abri de la colère révolutionnaire. Il se cacha. Le bruit courut qu'il avait pu gagner la Suisse, se réfugier en Angleterre.

Rossel n'avait pas quitté Paris. Il se cachait dans un hôtel garni du boulevard Saint-Germain, n^o 54, où il a été mis, le 9 juin, en état d'arrestation.

Pour donner le change sur son identité, il avait pris la qualité et le costume d'un ingénieur de la compagnie du chemin de fer du Nord.

Du boulevard Saint-Germain, Rossel fut amené au Petit-Luxembourg. On le fit entrer dans la Salle-Blanche, où siégeait le grand prévôt du corps de Cissey, M. Hincker.

L'ex-délégué à la guerre entra fièrement, examinant l'une après l'autre les personnes qui assistaient à son interrogatoire. A la vue de ses anciens camarades de l'École polytechnique et de l'armée, son assurance tomba, ses bras s'affaissèrent le long



CHANVALLON

HISTOIRE D'UN PASSANT SOUS LE CONSULAT ET L'EMPIRE

PAR

CHARLES MONSELET

(Suite)

LISETTE, interdite. — A moi?

LE DUC. — A toi-même.

LISETTE. — Un diamant! (Elle se tourne vers la marquise, comme pour la consulter.)

LA MARQUISE, avec humeur. — Cela ne me regarde pas.

LE DUC. — Prends donc, te dis-je.

LISETTE, vivement. — Oh! bien volontiers! Grand merci, monsieur le duc..... et vous aussi, madame la marquise,

LE DUC, stupéfait. — Madame la marquise?.....

LISETTE, à part. — Aïe! j'ai fait une maladresse. Ma foi, tant pis!

LE DUC, à part. — J'ai été joué.

LA MARQUISE, les examinant, à part. — Les deux plaisantes figures! J'ai toutes les peines du monde à ne pas éclater de rire. (Haut) Lisette, laissez-nous.

SCÈNE IV

LE DUC, LA MARQUISE.

LE DUC, à part. — Une marquise... C'est une marquise!

LA MARQUISE, à part. — Son air d'effronterie est tombé. Ayons pitié de lui. (Haut). Monsieur le duc.....

LE DUC. — Madame la marquise.....

LA MARQUISE. — J'ai quelques excuses à vous faire pour une espièglerie dont vous avez peut-être, jusqu'à un certain point, le droit d'être surpris.

LE DUC. — Je ne demande qu'à être surpris. C'est la sensation dont je suis le plus avide.

LA MARQUISE. — Que vous dirais-je pour ma justification? Je m'ennuyais. J'ai cédé à un mouvement de curiosité, j'ai voulu savoir ce que l'on pouvait dire à ces sortes de créatures.

LE DUC. — Dans ce cas, votre femme de chambre vous a trahi trop tôt. Je n'avais pas encore tout dit.

LA MARQUISE. — Il faut pardonner quelque chose à l'isolement dans lequel je vis.

LE DUC. — En effet, je vois la marquise, mais je ne vois pas le marquis. Est-ce qu'il est en voyage, monsieur le marquis?

LA MARQUISE. — Non.

LE DUC. — Il est peut-être malade? (La marquise se détourne sans répondre) Mieux que cela?... Oh! qu'ai-je dit!

LA MARQUISE. — Je suis veuve, monsieur le duc.

LE DUC. — Veuve!... Le ciel en soit loué!

LA MARQUISE, sévèrement. — Encore!... Vous croyez toujours parler à Fideline.

LE DUC. — Oh! non; les écailles sont tombées de mes yeux, et je me demande comment j'ai pu m'y tromper un seul moment... Tant de distinction et de grâce!... C'est à vous à me pardonner, si vous avez l'âme assez généreuse.

LA MARQUISE. — Puisque vous tenez à transposer les rôles, soyez satisfait... et pardonné.

LE DUC. — Merci!... Pourvu maintenant que la marquise veuille bien continuer à m'écouter avec les oreilles de Fideline!

LA MARQUISE. — Cela dépend... Que vous restait-il à me dire?

LE DUC. — Toujours la même chose.

LA MARQUISE. — Quoi! monsieur le duc, vous persistez à?...

LE DUC. — A me dire amoureux de vous. Certes, marquise. Plus que jamais et mieux que jamais! Mon amour a grandi subitement et prodigieusement, depuis que le hasard s'est chargé de le justifier. Le ciel me préserve de rien déranger à l'œuvre du hasard!

de son corps et sa tête se pencha sur sa poitrine. Après l'avoir interrogé sur ses nom, prénoms, âge et qualité, M. Hincker posa au prisonnier cette question :

— Pourquoi avez-vous déserté l'armée pour vous enrôler sous la guenille rouge ?

— On m'a fait tant d'injustices, répondit Rossel, que j'en ai eu le caractère aigri.

Après ces paroles, et malgré les pressantes questions que lui adressa le grand-prévôt, l'ancien ministre de la guerre sous la Commune se renferma dans le mutisme le plus absolu.

Ce refus de répondre à toutes les questions bien constaté, on mit les menottes à Rossel qui, se reculant d'un pas, avait dit en voyant l'agent chargé de le garrotter : « Non, pas de menottes, je ne suis pas un malfaiteur. »

Il fallut les efforts de quatre hommes pour lui attacher les mains. On le mit alors dans une voiture qui le mena à la gare Saint-Lazare, d'où il fut dirigé, en chemin de fer, sur Versailles.

M. V.

LE CAPITAINE DE FRÉGATE TRÈVES

A LA PORTE DE SAINT-CLOUD

Le nom du capitaine de frégate Trèves restera désormais attaché à l'entrée de nos troupes dans Paris.

Depuis deux mois, il rêvait au moyen de pénétrer par surprise dans la place. Plusieurs plans avaient été soumis par lui au Gouvernement. Quelques jours auparavant, pendant la nuit, il avait été sur le point de pénétrer par la poterne du bord de l'eau, sous le Point-du-Jour. Mais les aboiements d'un chien avaient donné l'éveil.

Au moment où notre vignette le représente, il avait quitté la tranchée (gardée par une cinquantaine d'hommes du 33^e de ligne, et non par des marins comme on l'a dit) pour grimper sur le talus de la contrescarpe.

C'est alors qu'il vit un homme avançant à mi-corps de l'autre côté et dressant un mouchoir blanc.

Il résolut de s'avancer pour savoir ce que ce signal inattendu voulait dire, et fut suivi par un brave sergent du 33^e, qui déclara ne pas vouloir le laisser aller seul.

Nos lecteurs connaissent le reste et nous sauront

gré, sans doute, d'avoir tenu à leur conserver le croquis exact de cet événement mémorable.

L. L.

LA SAINTE-CHAPELLE

AU MILIEU DES FLAMMES

Grâces en soient rendues au courage des pompiers de nos départements.

La Sainte-Chapelle, ce bijou d'archéologie religieuse construit sous le règne de Saint-Louis, a pu échapper aux incendiaires de la Commune.

Le Palais-de-Justice, dans une des cours duquel est bâtie la Sainte-Chapelle, était en feu. La Préfecture de police, qui est à deux pas, lançait de hautes flammes menaçantes.

Les *fusiens* (un euphémisme de M. Delescluze) couraient le quartier la torche à la main. Les sinistres pétroleuses se démenaient autour des édifices incendiés. Tout Paris tremblait pour le chef-d'œuvre architectural de Pierre de Montreuil.

Cependant la flèche hardie qui surmonte l'église se dressait toujours impassible au-dessus des flammes qui semblaient respecter cette *merveille du monde*, comme dit Sauval.

Un incendie l'avait pourtant détruite en 1630. L'incendie de 1871 pouvait encore la réduire en cendres. Elle fut sauvée.

Si le feu avait atteint la Sainte-Chapelle, le monde artistique et religieux perdait ces magnifiques peintures murales du XIII^e siècle représentant l'Annonciation.

Nous perdions ses vitraux inimitables, son jubé, perdu, retrouvé et rétabli par M. Lassus, les figures des apôtres, qu'il a fallu rechercher un peu partout, au Mont-Valérien, à Creil ; l'oratoire de Saint-Louis, les reliques historiques et religieuses que contient cet exquis monument restauré sous Louis-Philippe par MM. Duban et Viollet-Leduc ; le tombeau de Boileau Despréaux, placé sous le lutrin qu'il avait chanté.

La perte de la Sainte-Chapelle aurait été réellement irréparable. Le Dieu qui préside aux destinées de l'art n'a pas voulu laisser s'exécuter la condamnation prononcée par les Erostrates de la Commune.

MAXIME VAUVERT.

EXTRAITS

de la Lettre de M. Alexandre Dumas fils

Cette pauvre république ! cette fausse couche perpétuelle de la France ! elle finit par être intéressante. Certes, à juger des idées comme on juge d-s gens, par leur passé, par leur famille, par leurs actes, il est impossible d'être moins recommandable, d'être plus mal famé que la république française. Il n'est pas de mauvais lieu, de marais fétide, de ruisseau de fange et de boue où elle ne se soit roulée et prostituée au premier venu. Ses pères, ses parrains, ses amants, ses enfants sont, pour la plupart, des fous, des imbéciles, des grotesques, des voleurs et des assassins. Le plus honnête est Robespierre, le plus pur est Saint-Just, le plus convaincu est Marat. En 93, elle tue ses fils ; en 48, elle tue ses frères ; en 71, elle tue sa mère. Quelle que soit la date, elle tue, elle tue, elle tue toujours. Elle appelle cela fonder. Le génie, la gloire, la vertu, Chénier, Lavoisier, Malherbes, madame Elisabeth, les Bréa, les Clément Thomas, les Leconte, les Darboy, les Deguerry, les Bonjean, tout y passe.

Mais en revanche elle a des générations spontanées, des éclosions subites de phénomènes imprévus, inanalysables, éphémères gigantesques, ombres chinoises colossales qui viennent gesticuler, pousser un cri et mourir en une minute sur un fond rougi par le feu et le sang. De quel accouplement fabuleux d'une limace et d'un paon, de quelles antithèses génésiaques, de quel suintement sébacé peut avoir été générée, par exemple, cette chose qu'on appelle monsieur Gustave Courbet ? Sous quelle cloche, à l'aide de quel fumier, par suite de quelle mixture de vin, de bière, de mucus corrosif et d'œdème flatulent a pu pousser cette courge sonore et poilue, ce ventre esthétique, incarnation du Moi imbécile et impuissant ?

Ne dirait-on pas une farce de Dieu, si Dieu, que ce non être a voulu détruire, était capable de farce et pouvait se mêler de cela ! Et ses pareils avec formes différentes sont par milliers dans cette zoologie de révolutionnaires, depuis le mignon changé en cocotte comme Grousset jusqu'au paillard à queue rouge comme Pipe-en-Bois. Nous ne dirons rien de leurs femelles, par respect pour les femmes à qui elles ressemblent quand elles sont mortes.

Eh bien, malgré tous ces arguments plats ou sinistres, nous sommes tous plus ou moins républicains au fond de l'âme, et nous ne pouvons nous

LA MARQUISE. — M'est-il possible de vous croire, et puis-je m'imaginer que vous parlez sincèrement ?

LE DUC. — Je n'ai jamais été plus sincère qu'à présent, je vous le jure. J'en suis le premier étonné et ravi.

LA MARQUISE. — Accoutumé à vivre au milieu des intrigues, vous savez prendre tous les langages.

LE DUC. — Cette fois, celui-ci naît sans effort sur mes lèvres. Vous l'inspirez tout naturellement, et il semble que je n'y ai aucune part.

LA MARQUISE. — Non, je ne peux ajouter foi à vos paroles. D'ailleurs, où vous mènerait cette belle passion ?

LE DUC. — Encore la question de tout à l'heure... Je l'ignore, puisque c'est un sentiment nouveau pour moi ; mais qu'importe où l'amour me mène ! Je suis tout aux enchantements du voyage.

LA MARQUISE. — Bien pour vous. Moi, je tiens à savoir où je vais. De tels voyages ne sont bons qu'avec des Fideline.

LE DUC. — Cessez de m'accabler sous ce nom.

LA MARQUISE. — Comment voulez-vous que je n'y revienne pas ? Vous recommencez sans cesse à me traiter comme elle. — A propos, êtes-vous toujours dans l'intention de m'offrir votre carrosse à glaces et votre petite maison ?

LE DUC. — Vous êtes impitoyable !

LA MARQUISE. — Et vous inexplicable. Sais-je ce que vous voulez et où vous allez ? Avec Fideline vous mettiez sur les 1 des points plus gros que les 1 eux mêmes. Avec la marquise vous ne ponctuez

plus du tout. Comment puis-je régler ma conduite ?

LE DUC. — Mon étonnement est sans égal. Avez-vous pu supposer un seul instant que j'apporterais à la marquise le même hommage qu'à Fideline ? Ce serait me juger bien défavorablement et me croire dépourvu du moindre tact et de la moindre délicatesse. Qui a pu vous autoriser à me suspecter de la sorte ? Hélas ! je devine ce que vous allez me répondre : j'ai contre moi mon passé et ma réputation de roué. L'un et l'autre ont été bien surfaits, à tout prendre, et quoique vous paraissiez en douter, marquise. Que ne donnerais-je pas cependant pour racheter ce passé et pour effacer cette réputation ! Comment ! parce que mon cœur se sera follement dépassé pendant la première moitié de ma vie, je serai condamné à ne jamais éprouver d'affection véritable ! Je rêve d'un bonheur inconnu fait de calme et de réflexion.... Impossible ! me dit le monde en ricanant. Vainement un doigt mystérieux me montre l'asi e, l'oasis, l'Eden... Un ange se tient sur le seuil, armé non pas d'une épée flamboyante, mais d'un sourire moqueur, — comme le vôtre en ce moment, — et cet ange me dit de sa voix la plus douce : « Va-t-en d'ici, le bonheur honnête n'est pas fait pour toi ! »

LA MARQUISE, à part. Cet accent d'émotion... Je suis presque attendrie.... S'il était sincère, en effet ?....

LE DUC. — Convenez, marquise, que cela est parfaitement injuste. Je veux faire valoir mes droits, à la fin. Et quand je dis que j'ai dépensé mon cœur, je me calomnie ; à peine si je l'ai prêté,

On me reproche mon inconstance, tandis qu'on devrait au contraire m'en faire un mérite. J'ai été inconstant, parce que je suis difficile. J'ai longtemps couru après la femme que je jugeais le plus digne d'amour... tellement couru, que j'en ai paru quelquefois essoufflé. Il aurait mieux valu l'attendre, à ce qu'on m'a dit. C'est possible. Je suis plus impatient que cela. Peut-être le monde aurait-il préféré me voir donner le spectacle d'une liaison ridicule, mais durable, comme Lauraguais, ou comme M. Bertin. J'ai mieux aimé suivre le cours de mes vagabondages... et de mes déceptions, libre et dédaigneux. Je n'ai jamais aimé, répète-t-on. Tant mieux, palsambleu ! J'aimerais davantage quand j'aimerais une bonne fois ; j'aimerais... comme je sens que j'aime aujourd'hui !

LA MARQUISE. — Êtes-vous bien sûr de ne pas vous tromper encore ?

LE DUC. — Non ; mon sang bat plus vite dans mes veines, mon front est plus éclairé. Je me sens capable de nobles actions. Et c'est à vous, marquise, que je suis redevable de cette métamorphose.

LA MARQUISE. — A moi?... Si l'on se laissait prendre pourtant à vos discours... Mais quel est ce bruit ? (*Lisette entre précipitamment.*)

SCÈNE VII

LES MÊMES, LISETTE.

LISETTE. — Madame ! madame !



LE MARÉCHAL MAC-MAHON, duc de Magenta, commandant en chef de l'armée libératrice.



UNE RELIQUE SAUVÉE. — La Sainte-Chapelle au milieu des flammes du Palais-de-Justice échappe à la destruction. — (Dessin de M. Chiffard.)

empêcher de dire en face de cet idéal : La république, ce que le chantre de Camille disait sur l'échafaud en se touchant le front : Et cependant il y avait quelque chose là !

D'un autre côté nous comprenons que, devant ces trois expériences, la France hésite et que bon nombre d'honnêtes gens qui ne demandaient pas mieux que d'être ralliés à cette forme élastique qui avait le mérite de pouvoir être éternellement provisoire, s'écrient et crient maintenant : Décidément, c'est impossible, et veulent revenir aux formes monarchiques les plus oubliées, ce qui prouve que rien ne sera jamais impossible chez nous.

Ce qui est certain pour le moment, c'est que nous avons été vaincus et souillés par l'invasion, évanoués et déshonorés par l'émeute, que le pays a perdu deux de ses plus belles provinces, que le plus beau tiers de Paris est en ruines, que la capitale du monde civilisé a prouvé en 1871, comme en 1793, qu'elle était toujours disponible pour la terreur et que notre peuple a cela de commun avec les rois, que le malheur ne lui apprend rien. Désastres publics, malheurs privés, pertes irréparables de sang, d'intelligence, d'affection, d'espérance, de bonheur, de travail, de foi, dette extérieure énorme, dette intérieure insensée, humiliation, découragement, doute, inquiétude en haut, ébranlement au milieu, ténèbres en bas; dispersion des familles, division des partis, sauve qui peut des principes et partout un double courant, un double besoin instinctif de représailles et de calme, de vengeance et de repos, de haine et d'amour, de mort et de fécondation; telle est en quelques mots notre situation à l'heure présente.

La France est morte, disent les uns, la France va mourir, disent les autres. Comment sortir de là, disent quelques-uns. Et chacun parmi les représentants de cette France agonisante, suivant sa passion, son intérêt, sa rancune, sa sympathie, sa conscience, son idéal tire à droite, tire à gauche, crie, s'impatiente, s'irrite, pousse en avant, retient par derrière, et se dispose à mettre en miettes ce qui n'est encore qu'en morceaux. Rien de plus naturel d'ailleurs, de plus humain que cette agitation générale et individuelle après une pareille secousse.

Il me semble cependant à moi, qui ne suis pas dans la mêlée, que non-seulement la position n'est pas aussi désespérée qu'elle semble au premier aspect, mais encore que le plus grand bien, si nous savons le vouloir, peut résulter non-seulement pour nous, mais pour le monde entier de l'épreuve que nous traversons. Depuis quarante ans déjà, depuis soixante-dix ans peut-être, depuis vingt ans certain-

nement, nous ne vivons que sur des fictions, sur des mots qui ne contiennent absolument rien, et la preuve c'est que depuis le commencement du siècle nous avons discuté, attaqué, renversé toutes nos institutions, si solides, si consenties que nous les eussions déclarées.

La liberté! fiction proclamée en 89, étouffée en 1804.

La gloire militaire! fiction qui dura vingt ans et qui s'évanouit en un jour.

La charte! fiction inaugurée par un roi spirituel, violée par un roi dévot, mise en lambeaux par les Parisiens révoltés.

Le gouvernement parlementaire et constitutionnel! fiction que tout le talent de M. Guizot ne peut faire durer et que le coup de pistolet de M. Lagrange tue.

La république de 48! fiction que la légende napoléonienne escamote à son profit avec ces quatre mots : l'Empire, c'est la paix, autre fiction qui nous donne la guerre de Crimée, la guerre d'Italie, les revers du Mexique et les désastres de Sedan.

Le suffrage universel! fiction qui constitue à 3 ou 4 millions d'individus, ne sachant ni lire ni écrire, le droit de voter pour un candidat qu'ils ne connaissent pas, sur la recommandation d'un préfet ou sur le conseil d'un journal, qui donne 8 millions de voix à son souverain, qui les lui confirme au bout de dix-huit ans, et qui, trois mois après, laisse casser son vote et chasser son souverain par un orateur de taverne, l'illustre Gaudissart de la République, ravaudant toutes les vieilles phrases de Danton pour faire gober sa marchandise.

L'opposition! fiction régulière et systématique, qui dit contre, quand elle est dehors; qui dit pour, quand elle est dedans, qui demande la rentrée des princes quand l'empire la refuse, et qui la refuse quand elle a remplacé l'empire.

La nation française! fiction qui subordonne trente-sept millions d'individus à cent cinquante mille Parisiens, toujours mécontents, qui changent les gouvernements en vingt-quatre heures et qui informent la province qu'elle ait à se soumettre à leur décision, si bien qu'un beau jour, la province, fatiguée de cette servitude, se croise les bras et regarde brûler et bombarder Paris en disant : Tire-toi de là comme tu pourras.

La politique, la diplomatie, les alliances, la sympathie des peuples, la malice de l'empereur, fictions! M. de Bismark se rit de tout cela; les mitrailleuses, les chassepots, les camps de Châlons, les grands généraux, l'armée invincible, à Berlin, la *Marseillaise*, fictions! M. de Moltke a tout prévu,

tout espionné, tout vaincu d'avance. Les lois, la justice et la magistrature, fictions! M. Favre met les lois dans sa poche, M. Gambetta met les magistrats à la porte, et M. Crémieux met les assassins en liberté.

Enfin, l'égalité et la fraternité, la plus grotesque et la plus terrible de toutes les fictions. Cherchez-la sous les décombres de l'Hôtel-de-Ville et parmi les cadavres des otages.

.....
 Jour de Dieu! quel peuple! Et comme je comprends qu'il gêne les autres et que la Prusse soit chargée par eux de le détruire, ce à quoi elle arrivera, car elle est tenace, elle, si nous ne prenons pas le parti de savoir enfin ce que nous voulons.

C'est le moment ou jamais. La situation offre du moins cet avantage dans sa crudité qu'elle nous autorise à reconnaître nos erreurs passées, à les condamner et à les exécuter publiquement, en remerciant Dieu de la leçon qu'il nous donne, si nous savons en tirer parti.

Aussi, comprenant d'instinct qu'il va falloir remonter aux causes premières des sociétés, sans tenir compte des accidents, les uns veulent reprendre les choses à 1848, les autres à 1830, ceux-ci à 1815, ceux-là à 1789. Et tout le monde de crier : « Où est l'homme qui nous sauvera? Il nous faut un homme! » Ne le cherchez pas si loin, cet homme, vous l'avez sous la main; cet homme, c'est vous, c'est moi, c'est chacun de nous. Soyons chacun un homme, et l'homme providentiel, le grand homme que l'on finit toujours par renverser et par maudire devient complètement inutile.

Comment se constituer homme. Rien de plus difficile, si on ne sait pas vouloir; rien de plus simple si on veut.

Grâce à la clarté des derniers événements de Paris nous savons à quoi nous en tenir sur ce qu'on appelle les besoins du peuple. Le mauvais peuple a volé, pillé, massacré, brûlé et le bon peuple l'a laissé faire.

La province a regardé, prête à en faire autant, et l'étranger a ri, prêt à profiter de tout.

Brennus a jeté de nouveau son épée dans la balance, l'armée a sauvé la France! Vive la France! vive l'armée? La question se pose nette et précise, dégagée de toutes les littératures, de toutes les politiques et de tous les lieux communs dont nous l'embarrassons depuis quatre-vingts ans.

Il y a d'un côté les gens qui possèdent, les gens qui travaillent et les gens qui savent.

Il y a de l'autre côté les gens qui ne possèdent

LA MARQUISE, avec humeur. — Encore toi, Lisette!

LISETTE. — N'avez-vous pas entendu...

LA MARQUISE. — Qu'est-ce que c'est?

LISETTE, à demi-voix. — Une chaise de poste qui vient d'arriver et de s'arrêter devant l'hôtel. J'en ai vu sortir le baron de Liverson.

LA MARQUISE, de même. — Le baron! Quel contretemps!

LE DUC, qui s'est éloigné; à part. — Qu'ont-elles à se concerter?

LA MARQUISE, à part. — Dans quel moment arrive-t-il? cela allait si bien!

LISETTE. — Il va demander madame la marquise. Qu'est-ce qu'il faut que je lui réponde?

LA MARQUISE. — Attends... Il te connaît à peine; fais-lui ta réponse habituelle : « Ce n'est pas ici, c'est plus haut. »

LISETTE. — Comment! madame, vous voulez que j'envoie le baron à l'étage au-dessus?

LA MARQUISE. — Eh! oui.

LISETTE. — Chez M^{lle} Fideline?

LA MARQUISE. — Cela me donnera le temps de réfléchir, d'aviser...

LISETTE. — Mais, madame, à l'étage au-dessus on le détrompera tout de suite, et il ne tardera pas à redescendre.

LA MARQUISE. — N'importe, obéis, Je l'entends.

LISETTE, à part. — Oh! madame la marquise a aujourd'hui des idées d'une hardiesse et d'une fantaisie!

LA MARQUISE. — Va donc! (Sortie de Lisette.)

SCÈNE VIII

LE DUC, LA MARQUISE

LA MARQUISE. — Savez-vous, duc, qui est-ce qui est en ce moment à ma porte?

LE DUC. — Cela me paraît assez difficile à deviner.

LA MARQUISE. — C'est l'homme qui aspire à remplacer feu mon mari.

LE DUC. — Un prétendant?

LA MARQUISE. — Presque un prétendu. (Elle va à la porte et prête l'oreille.) Je reconnais sa voix. Il parle avec Lisette. Lisette lui répond. La porte se referme.

LE DUC. — Il est parti?

LA MARQUISE. — Oui... mais il va revenir.

LE DUC. — Quand?

LA MARQUISE. — Dans cinq minutes.

LE DUC. — Pourquoi faire?

LA MARQUISE. — Pour me demander ma main, probablement.

LE DUC. — Vous pensez donc à vous remarier, marquise?

LA MARQUISE. — Cette surprise est d'un goût étrange, duc, et ce n'est pas de vous que je l'aurais attendue.

LE DUC. — Que ne le disiez-vous tout de suite! Je me mets sur les rangs.

LA MARQUISE. — Vous n'avez que cinq minutes pour cela.

LE DUC. — Cinq minutes bien employées..... Marquise, je meurs du désir d'être votre époux!

LA MARQUISE. — Vous n'êtes pas fait pour le mariage.

LE DUC. — Qu'en savez-vous?

LA MARQUISE. — Vous n'y avez jamais songé.

LE DUC. — Je l'avoue, mais ne disiez-vous pas qu'il y a un commencement à tout?

LA MARQUISE. — C'est que le mariage n'est pas un commencement..... c'est une fin.

LE DUC. — Eh! c'est précisément une fin que je souhaite, que j'appelle de toutes mes forces.... la fin de mes années de frivolité, de mes distractions vaines, de mes plaisirs stériles.

LA MARQUISE, à part, avec étonnement. — Le baron ne redescend pas....

LE DUC. — Marquise, voulez-vous accomplir un acte de charité? Voulez-vous retirer un malheureux de l'abîme?... Mais vous ne me répondez pas, LA MARQUISE. — Que vous êtes pressant! (Les yeux sur la pendule; à part) Cela est singulier.....

LE DUC. — Je mets mon amour au galop. Vous ne m'avez accordé que cinq minutes.

LA MARQUISE, à part. — Et il y en a déjà dix d'écoulées.... dix minutes que le baron est chez Fideline!

LE DUC. — Vous paraissez préoccupée.

LA MARQUISE. — Excusez-moi, je vous prie. Vous disiez.... (Ses regards sont toujours tournés vers la pendule).

LE DUC. — Le bonheur ou le malheur de toute ma vie est entre vos mains, Décidez de ma destinée.

pas, les gens qui ne travaillent pas et les gens qui ne savent pas.

Il faut que ceux qui possèdent viennent en aide, sous toutes les formes possibles, à ceux qui ne possèdent pas; il faut que ceux qui travaillent fassent travailler ceux qui ne travaillent pas ou les exterminent impitoyablement s'ils s'y refusent. L'oisif doit disparaître du monde.

Il faut que ceux qui savent, renseignent, instruisent, élèvent ceux qui ne savent pas et les subordonnent en attendant au nom du droit, de la justice, de la nature et de la société, parce que celui qui ne sait pas, quelle que soit la raison de son ignorance, est inférieur et doit être soumis à celui qui sait.

Mais il ne s'agit là que du collectif; voyons comment va se constituer l'individu, car il faut que l'individu, c'est-à-dire le chef de soi-même, sorte de ce grand tempête.

L'être autonome et conscient, sachant d'où il vient, où il va, ce qu'il veut et doit faire de sa vie et de la vie du groupe dépendant de lui, ayant son idéal et son absolu, l'individu enfin, n'existe pas en France ou du moins est très-rare.

Chacun de nous, en se réveillant le matin, a besoin de cinq ou six autres êtres; rien que dans l'ordre intellectuel et moral, pour aller jusqu'au soir. Je ne parle pas des serviteurs matériels.

Nous avons besoin d'un sergent de ville pour nous garder dans la rue, d'un soldat pour nous garder à la frontière, d'un professeur pour éduquer notre petit, d'un prêtre pour lui apprendre la morale, d'un misérable quelconque pour aller se faire tuer à sa place, et d'un empereur ou d'un roi chargé de faire aller tout ça. Et pendant ce temps, bien entendu, nous faisons de l'esprit sur le sergent de ville, que nous appelons la rousse, sur le soldat, que nous appelons traîneur de sabre, sur le professeur, que nous appelons pion, sur le prêtre, que nous appelons calotin, sur le remplaçant, que nous appelons chair à canon, sur l'empereur ou le roi, que nous appelons l'homme au parapluie ou Badinguet. Et nous nous croyons bien garantis et bien couverts.

De sorte que l'invasion allemande nous tue notre soldat et notre remplaçant à la frontière, l'émeute nous estofie notre sergent de ville, ferme le collège, massacre le prêtre, chasse l'empereur ou le roi, et nous confine dans notre cave ou nous jette dans la campagne, où nous restons étonnés, ruinés, ébahis, stupides, ouvrant de grands yeux, et nous disant les uns aux autres :

Qui aurait jamais cru cela ! Quels désastres ! Pau-

vre pays ! et autres phrases toutes faites pour la circonstance, dont nous n'aurions aucun besoin si nous avions été à nous-mêmes notre soldat, notre sergent de ville, notre instituteur, notre prêtre, notre empereur et notre roi, c'est-à-dire si nous avions su une fois pour toutes qu'il y a une patrie, une société, une religion, une morale, une liberté et une conscience, qu'il faut être prêt à défendre soi-même à n'importe quel prix et en n'importe quel lieu.

Il ne s'agit donc plus d'ergoter, de discuter, de philosopher, d'analyser, de s'en remettre aux autres et d'attendre un Homme-Auge, il s'agit, car l'épreuve est décisive et nous sommes tous plus ou moins atteints dans nos profondeurs, il s'agit de nous dégager de nos habitudes, de nos mœurs, de nos facilités, de nos conventions d'hier; de remonter aux sources primitives de la véritable humanité et de nous poser simplement, mais résolument ces questions :

Faut-il décidément, oui ou non, qu'il y ait un Dieu, une morale, une société, une famille, une solidarité humaine? L'homme doit-il travailler, savoir, progresser? La femme doit-elle être respectée, ralliée, associée? La vérité est-elle le but? la justice est-elle le moyen? le bien est-il l'absolu?

Oui ! oui ! mille fois oui !

Les Etats, les sociétés, les gouvernements, les familles, les individus peuvent-ils, pour être valables, durables et féconds, se passer de ces éléments !

Non ! non ! mille fois non !

Alors il faut que cela soit ainsi et que soient exterminés tous ceux qui ne voudront pas que cela soit, fussent-ils nos frères ! fussent-ils nos fils !

Que chacun de nous, ou, pour ne rien exagérer, qu'un sur deux, sur trois même, parmi nous, soit bien résolu à ce que cela soit, et, dans dix ans d'ici, vous aurez payé vos milliards, vous aurez repris l'Alsace et la Lorraine, et vous serez le premier peuple de l'univers. Et, cela fait, que vos princes soient dehors ou dedans, branche cadette ou branche aînée, que vous ayez la royauté, l'empire ou la république, c'est sans aucune importance.

Votre gouvernement sera ce que vous serez. Quand la nation est forte, quand elle sait bien ce qu'elle veut, tous ses gouvernements sont bons; ils ne l'oppriment jamais, ils l'expriment toujours.

Oui, c'est un consensus de dix ans que je vous demande, pour commencer, après quoi, les choses iront toutes seules. Pendant dix ans, il faut que la France fasse un effort unanime, donne le coup de collier de toutes les volontés, de toutes les énergies,

et n'ait qu'une pensée unique, incessante, maniaque : Payer ce qu'elle doit, reprendre ce qu'on lui a pris, s'acquitter au dehors, se régénérer au dedans.

Comme le commerçant probe qui s'est vu mettre en faillite par l'incurie ou la mauvaise foi de son associé, il faut que la France vive de privations, qu'elle passe les nuits, qu'elle ne rie plus, qu'elle ne danse plus, qu'elle soit recueillie, modeste et patiente, que le père travaille, que la mère travaille, que les enfants travaillent, que les serviteurs travaillent jusqu'à ce qu'elle ait reconquis l'honneur de la maison. Il faut que lorsqu'on entendra de par le monde le grand bruit régulier et continu que fera ce travail universel, à quiconque demandera : Quel est ce bruit ? chacun puisse répondre : C'est la France qui se libère et se transforme.

Ayez ce courage de dix ans et l'éternité est à vous.

C'est trop difficile ! c'est trop long !

Vous ne vous sentez plus la volonté nécessaire, vous aimez mieux compter encore sur les abeilles ou sur le coq, sur l'aigle ou sur le lys. Alors, c'est le déluge, je vous en prévins, et nous qui sommes dans l'arche, nous n'avons plus qu'à vous regarder nager — et mourir.

ALEXANDRE DUMAS.

Le Puy, 8 juin 1871.

OBSÈQUES DE M^{CR} DARBOY

ARCHEVÊQUE DE PARIS

De la prison de la Roquette, où il était tombé sous les balles des commeneux, commandés par le citoyen Ferré, le corps de M^{SR} Darboy avait été transporté au cimetière du Père-Lachaise et jeté, avec ceux des cinq autres otages fusillés en même temps que lui, dans ce coin du cimetière dont le *Monde illustré* reproduit à sa dernière page l'aspect topographique.

De ce coin sans nom la dépouille mortelle de l'archevêque de Paris avait été apportée à l'hôtel de l'archevêché et déposée dans une des pièces du rez-de-chaussée, transformée en chapelle ardente.

Le 1^{er} juin, la population parisienne fut admise à venir en pèlerinage au palais archiépiscopal.

Revêtu de ses habits sacerdotaux, violets et blancs, avec dentelle et broderie d'argent, coiffé de la mitre blanche et la tête légèrement inclinée sur

LA MARQUISE, à part. — Que faut-il que je pense ?

LE DUC. — Soyez duchesse de Saint-Genest.

LA MARQUISE. — Duchesse... (A part, avec explosion) Oh ! c'est indigne !

LE DUC. — J'attends votre réponse...

LA MARQUISE, hésitante. — Ma réponse... (On sonne) Ah ! le voilà... Enfin ! Ce n'est pas malheureux.

LE DUC. — Qui est-ce encore ?

LA MARQUISE. — Mon prétendant, (A part) Ah ! baron ! baron !

LE DUC. — La peste soit de lui ! Vous n'allez pas le recevoir, j'espère.

LA MARQUISE. — Mais si !

LE DUC. — Devant moi ?

LA MARQUISE. — Je veux vous le présenter.

LE DUC. — Prenez garde ! Je ne répons pas des effets de mon désespoir, de ma jalousie...

LA MARQUISE. — Vous êtes jaloux... et vous parlez de vos dispositions pour le mariage ! (A Lisette, qui paraît). C'est sans doute le baron de Liversan ?

LISSETTE. — Oui, madame.

LA MARQUISE. — Fais-le entrer.

LE DUC, à part. — Le baron de Liversan ? Mais je ne connais que lui.

SCÈNE IX ET DERNIÈRE

LE DUC, LA MARQUISE, LISSETTE, LE BARON

LE BARON. — Ah ! ma chère cousine, que je suis aise de vous revoir, et combien j'étais impatient...

(Apercevant le duc, à part). Le duc ici ! Qu'est-ce que cela veut dire ?

LA MARQUISE. — Bonjour, baron. Quel vent vous a poussé vers ces contrées ?

LE BARON, étonné. — Comment ! quel vent?... Vous le voyez, j'accours à vos ordres.

LA MARQUISE. — Vous avez une façon d'accourir qui vous est toute particulière, baron. (Le duc rit.)

LE BARON, à part. — La présence du duc ne me présage rien de bon. (Haut, à la marquise.) Une erreur d'étage a retardé mon bonheur de quelques minutes.

LA MARQUISE, soulignant. — D'une demi-heure, baron, d'une grosse demi-heure.

LE BARON. — Comment savez-vous ?...

LA MARQUISE, à demi-voix. — Je comprends que M^{lle} Fideline ait eu le pouvoir de vous retenir.

LE BARON, à part. — Diantre !

LA MARQUISE. — Cela est tout naturel... Ne vous croyez donc plus obligé à mettre votre impatience en avant.

LE BARON, confus. — Marquise... cousine... je vous assure... Soyez convaincue qu'il n'a pas dépendu de moi de me rendre plus tôt à votre appel.

LA MARQUISE. — Quel appel ?

LE BARON. — Cet air d'ignorance... Ne m'avez-vous pas écrit, il y a quinze jours : « Venez, je m'ennuie ! »

LA MARQUISE. — Il y a quinze jours ?... Ma foi, s'il m'en souvient...

LE DUC, achevant. — Il ne m'en souvient guère.

LE BARON, après avoir jeté un regard de travers au duc. — Parbleu ! j'ai justement là votre billet sur moi. Lisez.

LA MARQUISE, lisant. — Venez, je m'ennuie ! C'est vrai. (Elle passe la lettre au duc.)

LE DUC. — C'est vrai. (Il passe la lettre à Lisette.)

LISSETTE. — C'est vrai.

LA MARQUISE. — Eh bien ! baron ?

LE BARON. — Eh bien ! me voici.

LA MARQUISE. — Trop tard, baron. (Elle regarde le duc en lui tendant la main.) Je ne m'ennuie plus.

Le rideau tombe.

J'ai dit que ce petit acte avait été adressé par moi à la Comédie-Française, sous le voile de l'anonyme, — et que je n'en avais jamais eu de nouvelles.

Mon humble position de souffleur m'empêcha de faire des démarches auprès du secrétaire, — encore moins auprès des sociétaires, par qui j'aurais craint d'être moqué.

Je me consolai de cette mésaventure secrète en écrivant, — toujours pour moi seul, — un feuilleton imité de ceux du fameux critique Geoffroy, feuilleton dans lequel je rendis compte de la représentation imaginaire de *Venez, je m'ennuie*.

CHARLES MONSELET.

(La suite au prochain numéro.)



LES SACRILÈGES. — Un poste de fédérés au Père-Lachaise.



LES DÉFENSEURS DE LA COMMUNE. — Une femme conduisant une batterie de mitrailleuses place Taranne, le 22 mai
(Dessin de M. Sahib.)



LES DERNIERS HONNEURS. — Funérailles de M^{sr} Darboy et de l'évêque de Sura. — Passage du cortège quai des Augustins. — (Dessin de M. Vierge.)

l'épaule droite, M^{sr} Darboy fut placé sur un lit de parade autour duquel brûlaient les cierges et priaient les prêtres.

Le corps de l'archevêque martyr est resté exposé dans cette chapelle ardente jusqu'au mercredi 7 juin, jour fixé pour les funérailles.

L'émouvante cérémonie a eu lieu à dix heures précises.

Après la levée du corps, faite par les élèves suffragants du diocèse et le chapitre métropolitain, le cortège s'est dirigé de la rue de Grenelle-Saint-Germain vers Notre-Dame.

Un détachement de cuirassiers, colonel en tête, ouvrait la marche, suivi par des escadrons de chasseurs à cheval, par le 23^e bataillon de chasseurs à pied et par trois bataillons du 48^e de ligne.

Le deuil était conduit par le frère de M^{sr} Darboy.

A la suite des troupes s'acheminaient lentement quatre voitures de deuil, dans lesquelles se trouvaient quatre évêques en surplis et avec l'étole.

Huit diacres, à pied, portant la croce, la mitre, le bougeoir et les autres insignes, précédaient le char funèbre dont les quatre coins, sont soutenus par des anges argentés qui se voilent la face en signe de deuil.

Sur le char sont placés l'étole et le surplis du prélat, avec une palme de martyr tressée en couronne.

Un deuxième char funèbre accompagnait le char de l'archevêque. C'était celui, moins pompeux, qui renfermait les restes de M^{sr} Sura et sur lequel étaient posés les insignes de sa dignité épiscopale.

Derrière les chars, marchaient les parents, des membres du clergé, plusieurs femmes.

Le cortège était fermé par les 38^e et 76^e régiments de ligne, par une batterie d'artillerie et un escadron de cuirassiers.

Parti de l'archevêché, le convoi funèbre a suivi l'esplanade des Invalides et les quais jusqu'à la cathédrale. Notre dessinateur a retracé les points de sa marche au moment où il gravit la pente qui mène du quai des Augustins sur la place Saint-Michel d'où on aperçoit à quelques pas la haute flèche de Notre-Dame de Paris.

En cet endroit, et des deux côtés, les trottoirs surplombent la chaussée et la foule se presse sur le passage du cortège. Tous étaient émus en pensant que depuis cinquante ans les archevêques de Paris semblent tous prédestinés à la mort du martyr.

L'intérieur de la cathédrale tout tendu de noir avec bordures d'hermine et crêpines d'argent, était entièrement plein. Pas une place d'inoccupée.

On remarquait dans cette assistance tristement impressionnée :

M. Grévy, président de l'Assemblée nationale, à la tête de la députation des représentants ;

Le maréchal Mac-Mahon avec son état-major ;

Les généraux Douay et Vinoy entourés d'officiers de toutes armes.

Le général Laveaucoupet, commandant en chef les troupes du cortège, se tenait à l'entrée de l'église avec son état-major.

M^{sr} Alouvy, ancien évêque de Pamiers, assisté des évêques de Châlons-sur-Marne et de Meaux, a officié.

Le catafalque de M^{sr} Darboy était placé à l'entrée de la nef, près du chœur. Celui de M^{sr} Sura était à sa droite, et à sa gauche le cercueil de l'abbé Deguerry, curé de la Madeleine. Derrière ces trois cercueils se trouvaient ceux de MM. Bécourt, curé de Bonne-Nouvelle, et Sabathier, curé de Notre-Dame de Lorette, tous victimes des attentats de la Commune.

A l'issue de la cérémonie, les corps de M^{sr} Darboy et de M^{sr} Sura sont restés à Notre-Dame où ils ont été inhumés dans les caveaux ; celui de M. Deguerry a été reconduit à la Madeleine ; celui de M. Sabathier en son église, où un nouveau service funèbre a été célébré depuis.

MAC VERNOLL.

THÉÂTRES

COMÉDIE-FRANÇAISE: *L'Aventurière*. — GYMNASÉ: *les Femmes terribles*. — VARIÉTÉS: *les Pupazzi*. — PALAIS-ROYAL: *la Chambre à deux lits*. — GAITÉ: *Il y a seize ans*. — CHATELET: *le Courrier de Lyon*. — Nécrologie. — Nouvelles.

Allons, reprenons nos habitudes et, petit à petit, nos plaisirs. Paris se doit à lui-même, à sa renommée, à son peuple d'artistes. La plupart de ses théâtres ont échappé aux flammes ; rouvrez-les ; remettez à leur place les décors à moitié roussis, rappelez le souffleur à son trou, le chef d'orchestre à son pupitre, les comédiens à leurs rôles. Le public reviendra instinctivement. On peut même, sans être un grand devin, prédire une très-belle saison dramatique. L'horizon est rempli de provinciaux et d'étrangers, avides de revoir Paris, dont ils sont privés depuis bientôt un an, — ce mauvais sujet de Paris, cet abominable Paris, contre lequel on déclame tant, qu'on ne cesse de maudire, et dont on ne peut pas se passer.

Grâce au retour de quelques-uns et de quelques-unes de ses sociétaires, la Comédie-Française a pu organiser des représentations composées d'autre chose que de *Tartuffe* et de *Valérie*. Elle donnait mardi dernier *L'Aventurière*, cette comédie qui a l'attrait d'un pastiche de Scarron et la valeur d'une solide peinture de mœurs. Clorinde a toujours été un des rôles les mieux rendus par M^{me} Plessy-Arnould. Ce n'était pas Régnier qui jouait Don Anibal ce jour-là, mais c'était un de ses élèves les plus intelligents, Coquelin cadet, — comme on dit Baptiste cadet, — l'émule grandissant de Coquelin aîné.

A propos de comédie on me conte une anecdote qui se place ici tout naturellement.

Les membres de la Commune ne dédaignaient pas d'envoyer demander au Théâtre-Français des loges, qu'ils distribuaient avec une galante munificence. Un d'eux se présenta lui-même (c'était peut-être Fergeret) dans le cabinet du secrétaire, et, après s'être fait remettre quelques coupons, il dit d'un air dégagé :

— J'ai parmi mes ordonnances un garçon qui s'occupe beaucoup de théâtre. Il a de l'imagination, de la facilité...

— Vraiment, citoyen !

— Il a composé une tragédie, dont il m'a lu quelques morceaux. Ce n'est pas mal du tout. Il faudra que je l'engage à vous adresser cela.

— Soyez sûr, citoyen délégué, que nous accueillerons avec le plus vif plaisir la tragédie de votre protégé.

Le lendemain, le secrétaire du Théâtre-Français recevait un assez volumineux manuscrit. C'était la tragédie en question. J'ai pu obtenir d'en copier quelques passages, qui donneront une idée suffisante du reste.

CATALLINAT OU LES CONJUREZ DE ROME

Tragédie en 5 actes

SCÈNE I^{re}

Catallinat et sa femme

CATALLINAT

Madame, je ne puis attendre plus longtemps, j'atan depuis déjà plus de vingt ans. Nous brave que nous sommes interdits par ses lois, il nous faut une dépendance. Voilà mes exploits.

SA FEMME

C'est pour te corriger et te faire bien connaître. Le mal que tu as fait as tombé sur ta tête.

CATALLINAT

Si je ne me retenais, femme, je vous décolerais. Oui, de mon Damas je vous partagerais.

SCÈNE II

Pison et Catallinat

CATALLINAT

Bonjour, Pison.

PISON

Me voici, bonjour, Catallinat.

CATALLINAT

Bon. Acie toi, et nous allons cosé là.

Reprenons notre sérieux.

Le Gymnase a emprunté au répertoire de feu Dumanoir une de ses bonnes pièces : *les Femmes terribles*. M^{lle} Aimée Desclée y joue le rôle de M^{me} de Ris, créé au Vaudeville par M^{me} Fargueil ; elle y montre cette souplesse et cette mutinerie qui l'avaient déjà fait remarquer dans *Froufrou*. — *Les Grandes demoiselles* de M. Gondinet ont ramené l'essai des jolies pensionnaires de M. Montigny, long temps dispersé et effarouché par les clameurs de Bellone (style classique).

Au théâtre des Variétés, une troupe de comédiens recrutés un peu partout, s'est installée et donne des représentations composées des éléments les plus divers. Dans la même soirée, on assiste à un drame en vers, à un ballet, à un vaudeville et à un spectacle de marionnettes. Le drame est déclamé par M. Taillade, le ballet est dansé par M^{lle} Virginie Magny, le vaudeville est joué par des inconnus.

Quant aux marionnettes, ce sont les *Pupazzi* de M. Lemerrier de Neuville, les *Pupazzi* d'aristophanesque mémoire, qui ont fait leur tour d'Europe et qui reviennent à Paris, leur berceau natal. Ah ! l'excellente troupe ! Elle fait songer à celle dont parle Hoffmann dans ses *Fantaisies à la manière de Callot* : « Après beaucoup de tourments et de tribulations, je suis parvenu à composer une troupe parfaite. Il n'y a pas de membre qui, pour sa diction, sa pantomime, son costume, ne suive aveuglément ma volonté. J'ajoute que dans les entrées et les sorties il y a d'autant moins de confusion que personne ne se met dans la tête de prendre le pas sur un autre ; vous pouvez juger ainsi de l'harmonie de nos représentations. Pas de jaloux, pas de cancans ni de propos haineux ; je n'ai pas encore eu la plus petite querelle..... — Et les femmes ? — Elles sont toujours dans les bras l'une de l'autre. »

Telle est la troupe de M. Lemerrier de Neuville, qui tient tout entière dans un coffre. Et cependant quels personnages bruyants et discordants représentent ces *Pupazzi* ! On les reconnaît tous à la vue et à l'audition. Voici le grand compositeur des Bouffes, long, sec, aux cheveux en saule pleureur, le nez chaussé d'inamovibles besicles ; — voici les deux frères Siamois de la chansonnette, soupissant les triolets des *Prunes* et racontant ainsi leur propre histoire :

Mon frère avait assez de voix,
Et moi, j'imitais les comiques ;
Nous chantions tous deux à la fois ;
Mon frère avait assez de voix.
Chez les seigneurs, chez les bourgeois,
On nous trouva très-sympathiques.
Mon frère avait assez de voix,
Et moi, j'imitais les comiques.

Notre chemin se fit ainsi,
Choyés tous deux par le caprice ;
Ayant le *sol* et lui le *si*.
Notre chemin se fit ainsi.
Nous n'eûmes de réel souci
Qu'à l'époque de la milice.
Notre chemin se fit ainsi,
Choyés tous deux par le caprice.

Voici le célèbre publiciste à la mèche, turbulent, nerveux, saccadé, hachant menu ses phrases, et formulant mathématiquement ses idées politiques : « Sans paix, point de liberté ! Sans liberté, point de paix ! — Qu'est-ce que la paix ? la formule de la liberté. Qu'est-ce que la liberté ? l'expression de la paix. — La paix terminée tout, dénoue tout, tranche tout, résout tout, fonde tout ! La liberté fonde tout, résout tout, tranche tout, dénoue tout, termine tout ! — Si donc, dans un Etat, l'on veut fonder tout, résoudre tout, trancher tout, terminer tout, il faut employer la paix, il faut employer la liberté. — La liberté sans paix équivaut à la paix sans liberté. — Paix, liberté ! Liberté, paix ! Tout est là. »

Voici l'avocat onctueux, ému, féminin, melliflu, ingénieux et paradoxal jusqu'au délire. Ecoutez-le plaidant la cause d'un individu qui a tué sa femme à coups de sabot et ses enfants à coups de soulier : « Nous ne nions pas le fait ! — s'écrie-t-il — mais nous vous ferons cette question : Avec quoi voulez-vous que nous eussions commis ces meurtres ? L'accusé est cordonnier. Il y a évidemment là dedans une circonstance atténuante qu'appréciera le jury. Oui, messieurs, l'accusé est coupable..... coupable »

et inexcusable! Mais je le demande à vous tous, messieurs les jurés, à vous qui êtes tous ou presque tous pères de famille; si vous aviez, par une circonstance ou par une autre, perdu votre femme et vos enfants, et si vous aviez comme tout le monde quelque chose à vous reprocher, ne vous trouveriez-vous pas assez punis par ces pertes successives, — même si vous les aviez provoquées? Et dans votre abandon et vos remords ne trouveriez-vous pas un supplice plus grand que tous ceux inventés par la justice humaine?»

Toutes ces imitations sont amusantes au possible, et M. Lemerrier de Neuville s'en tire avec une double habileté. Ses auditeurs cosmopolites l'attendent à une nouvelle série.

Rouvert le Palais-Royal! rouvert le Châtelet! rouverte la Gaité! Ne comptez pas cependant sur des pièces nouvelles avant quelques semaines, et d'ici là sachez vous contenter du *Courrier de Lyon* ou d'*Il y a seize ans*. C'est encore assez bon pour une ville en convalescence.

Il faut ajouter le nom du marquis de Belloy à la liste trop longue des écrivains et des artistes morts pendant les derniers événements. Nommer l'auteur de *Pythias et Damon*, de *Karel Dujardin*, du *Tasse à Sorrente*, de la *Pia de Tolomei*, et de quelques autres bijoux poétiques et dramatiques, c'est évoquer le souvenir d'un des esprits les plus délicats et d'un des talents les plus cultivés de notre époque. Il est mort discrètement, comme il a vécu, laissant derrière lui un parfum d'exquise littérature.

Auguste de Belloy était âgé de cinquante-six ans environ. Sa dernière œuvre est une traduction en vers de *Térence*, qui fut couronnée par l'Académie française.

CHARLES MONSELET.

L'ORGIE ROUGE

Per me si va nella Citta dolente.

Nous nous rappelions, en rentrant dans Paris, cette inscription que Dante a gravée sur la porte de son Enfer. « Cité dolente, » en effet, et que les scélérats qui l'ont dévastée avaient changée en ville infernale. Palais écroulés, monuments détruits, rues éventrées, maisons béantes : la flamme et l'obus ont passé partout.

Et cet entassement de ruines n'est que la hideuse ébauche de la destruction gigantesque que projetait

la Commune! Cela fait l'effet d'un horrible rêve. On a besoin, pour y croire, de tâter les plaies et de fouler les décombres. C'est une honte de penser que cette insurrection excécrable va entrer et se vautrer dans l'histoire.

Son début pouvait faire présager sa fin. Elle s'ouvre par l'assassinat de deux généraux pris dans le guet-apens de l'émeute, fusillés à bout portant contre un mur. La voie scélérate était frayée du haut de Montmartre redevenu le mont des Martyrs. L'insurrection du 18 mars devait fatalement rouler sur cette pente, dans un torrent de fange et de sang. Le crime originel se multiplie par lui-même; une fois lancé, on ne s'arrête plus.

Le lendemain de ces meurtres une troupe d'êtres inconnus, révélés pour la première fois par l'affiche qui portait leurs noms, rappelant, tant ils étaient obscurs, ces bandits masqués ou barbouillés de noir qui escaladent, la nuit, la maison qu'ils vont mettre à sac, s'emparent de Paris. Leurs sombres bandes s'ébranlent derrière eux; elles envahissent la ville désarmée. La Commune sort d'une élection dérisoire et le tour est fait: le tour sinistre d'une ville de deux millions d'âmes escamotée sous l'urne aux trois quarts vide d'un scrutin fraudé.

Paris, pris de stupeur, ne résista pas. Il fit le mort, comme on dit. Mais faire le mort dans de pareils périls, ou mourir véritablement, c'est tout un, lorsque le jeu se prolonge. La Commune s'installa sur le cadavre de cette ville inerte. Quand elle voulut se réveiller, quelques jours après, il était trop tard. Ses clés étaient prises, ses forteresses occupées, ses ministères usurpés, ses postes surpris. L'armée de l'émeute, enrégimentée de longue date, cernait de toutes parts les bataillons impuissants de l'ordre. Paris sentit le pied des brigands sur sa gorge: il rentra dans sa léthargie, ne bougeant plus, s'attendant à tout.

Dès lors la Commune régna et se mit à l'œuvre. Son personnel tenait le milieu entre la bohème et le bague: émeutiers de profession, assassins de fraîche date, journalistes tarés, ruffians de faubourgs, aboyeurs de clubs, ouvriers de grèves; le *tas d'hommes perdus* dont parle Corneille, portés par un flot fangeux sur le sommet de la dictature. Un joueur de vielle était là, comme pour mener la ronde de cette Carmagnole au pouvoir.

Cherchez bien, parcourez l'histoire, vous n'y trouverez pas une révolution d'un niveau si bas et d'un caractère si pervers. — Les guerres serviles de Rome sont justes, en fin de compte, malgré leurs excès. Ce sont des esclaves qui brisent leurs chaînes; des gladiateurs qui s'échappent de la boucherie

du Cirque, et qui retournent contre leurs bourreaux les glaives ignobles avec lesquels ils les forçaient à s'entretuer dans l'arène. La Jacquerie du quatorzième siècle sort d'une effroyable abîme d'oppression. Les *Ciompi* de Florence, incendiaires comme les communistes de l'Hôtel-de-Ville, ont pour grief l'ilotisme politique et industriel auquel les classes riches les avaient réduits. Le fanatisme biblique illumine d'une sorte de folie sacrée l'apocalypse sauvage des anabaptistes de Munster. La Terreur, horrible au dedans, est parfois superbe au dehors: l'héroïque épée de ses soldats rachète, en partie, la hache de ses égorgeurs.

L'insurrection du 18 mars n'a aucune de ces compensations ni de ces excuses. Elle éclate brusquement, en pleine république, en pleine liberté, devant l'invasion rangée en bataille sous les remparts de Paris, contre une Assemblée librement élue, contre le suffrage universel, contre la religion, contre la bourgeoisie, contre l'industrie, contre la famille, contre le travail, contre tout ce qui fait la dignité, la sécurité et la vie d'un peuple. Ce n'est ni à un despotisme, ni à une aristocratie qu'elle déclare la guerre, mais à la civilisation, à la société et à la patrie. Elle n'a pour dogme qu'un athéisme grossier, pour doctrine qu'un matérialisme abject, pour programme que le lazzaronisme armé, l'expropriation de toutes les classes par une seule, l'égalité des parts dans la mangeoire humaine, la curée de la fortune publique et privée jetée en proie aux appétits et aux convoitises du prolétariat.

Tout d'abord, l'insurrection jeta bas le masque. La veille, elle ne réclamait qu'une municipalité librement élue; le lendemain, ce fut l'autocratie de la Commune asservissant Paris et la France, abolissant l'armée, déchirant les lois, rayant les contrats, confondant dans un gâchis informe et absurde la voirie et l'enseignement, les impositions et les consciences, l'impôt universel et l'octroi local. Du premier coup, ces suppôts de liberté à outrance nous ramenaient à la plus odieuse forme de tyrannie qu'ait créée l'histoire, celle de la Seigneurie italienne du moyen-âge, cumulant tous les pouvoirs, judiciaire et politique, pouvant, à son gré, tuer et proscrire, raser les maisons et confisquer les fortunes. Despotisme d'autant plus terrible que, concentré dans l'enceinte d'une ville, il en tenait tous les habitants sous sa main et sous son regard. On peut passer inaperçu à travers les mailles d'une vaste oppression, on n'échappe pas à une tyrannie locale qui vous parque et qui vous étroit; la ville est prise comme sous un filet. C'est ce régime barbare qu'aurait rétabli la Commune. Paris fait à son image

La personne qui a demandé à M. Lorédan Larchéy le *Journal d'un Français*, par M. de Jain Montignac, est priée de lui communiquer de nouveau son adresse qui a été égarée.

Que de deuils, que de catastrophes nous avons à déplorer dans Paris! Les dames arborent les toilettes sombres et demi-deuil. Aujourd'hui surtout, ce sont les robes en foulard des Indes qui réunissent les conditions désirées, celles de la distinction et de la simplicité. Les dessins les plus variés, les genres les plus modestes sont destinés aux toilettes de la saison.

Le foulard des Indes a cet avantage sur le taffetas, c'est qu'il est moins frou-frou, moins tapageur, et aujourd'hui, nous le répétons, il faut savoir bien s'habiller sans se parer.

LA MALLE DES INDES, passage Verdeau, 24 et 26, avec son tact de grande maison, a su trouver le vrai type du costume actuel.

Sa belle collection d'échantillons s'expédie franco en France et à l'Étranger.

Quand reviendra le temps où la paix aura ramené les fêtes et les plaisirs, la *Malle des Indes* saura étaler de nouveau les couleurs gaies, ou brillantes, ou fraîches dont elle a la spécialité.

La maison LE BORGNE, à Saint-Dominique, 56, rue du Bac; spécialité de blanc et lingerie, a l'honneur d'informer sa clientèle, que quoiqu'ayant éprouvé de grands dommages dans les derniers événements, ses assortiments sont complets et qu'elle est en mesure de satisfaire aux demandes qui lui seront faites.

LIBRAIRIE DE E. LACHAUD, ÉDITEUR

4, place du Théâtre-Français, 4

Les Ruines de Paris, par FRANCISQUE SARCEY, numéro 6 du *Drapeau tricolore*, brochure in-18, avec une photographie, même format, du ministère des finances et de la rue de Rivoli. — Prix, franco: 75 c.

Les 73 journées de la Commune, par CATULLE MENDÈS, un beau volume in-18 Jésus de 300 pages. (L'auteur, malgré les plus grands dangers, n'a pas quitté Paris; aussi rien de plus fidèlement dépeint, de plus exactement photographié que ce récit de toutes les terreurs qu'a eues à subir Paris.) — Prix, franco: 3 fr.

L'Agonie de la Commune, Paris à feu et à sang (du 22 au 29 mai), par ERNEST DAUDET, un beau volume in-18 Jésus de 200 pages. — Prix, franco: 2 fr.

Adresser le montant, en timbres ou mandats-poste, à M. E. Lachaud, éditeur, place du Théâtre-Français, 4, à Paris, et on reçoit par retour du courrier.

RÉBUS



EXPLICATION DU DERNIER RÉBUS

Si Paris s'est rendu, ce n'est qu'affamé.

ÉCHECS

Solution du problème n° 370.

- | | |
|--------------------------|----------------|
| 1. F 5 FD | 1. F pr. F (A) |
| 2. F 5 D, échec. | 2. T pr F |
| 3. D 1 FD, échec. | 3. R 5 D |
| 4. D 4 FR, échec et mat. | |
- (A)
- | | |
|--------------------------|-------------|
| 2. D 6 F, échec. | 1. R pr. F. |
| 3. D 4 R, échec. | 2. R 5 D |
| 4. D 4 CD, échec et mat. | 3. R 4 F |

P. JOURNOUD.

SURDITÉ, BRUITS DANS LES OREILLES

6,800 malades depuis 15 ans: D^r GUERIN, Rue du Dauphin, 16, en face St-Roch, 1^h à 3^h. Traite par corresp. Guide 2 fr.



TYPES DE COMMUNEAUX. — Convoi d'incendiaires conduits à la prévôté du Petit-Luxembourg, le 24 mai. — (Dessin de M. Vernier.)

n'aurait plus été qu'une immense cité ouvrière consommant sans produire, rançonnant pour vivre, soldée par le capital et par l'épargne jusqu'à extinction de l'une et de l'autre, repue en bas et terrorisée en haut par une oligarchie de grévistes et de démagogues.

Mais c'est faire trop d'honneur aux ravageurs de Paris que de leur prêter un système. Ils n'ont eu d'autre logique que celle de la violence et de l'ineptie. La spoliation et la profanation des églises, l'emprisonnement de l'archevêque et des prêtres, les enrôlements forcés pour la guerre civile, les réquisitions violant les domiciles et dressant l'inventaire des futurs pillages, sont les premiers actes de leur grossier mélodrame. Tout en restant horrible, il tourna bientôt à la farce lorsqu'il se jeta dans la parodie de 93. Le carnaval fut complet, toutes les friperies jacobines furent rapiécées et remises à jour, tous les grands rôles de la tragédie révolutionnaire furent repris par de grotesques doublures. Le vieux Delescluze, avec sa « tête de bois remplie

de fiel, » se grima en Maximilien Robespierre. Félix Pyat n'eut qu'à rester lui-même pour jouer la rage et la lâcheté de Marat, prêt à rentrer dans son bateau de blanchisseuse, comme l'Ami du peuple dans sa cave, au premier signal du péril. Raoul Rigault, bronzé en Saint-Just, avait ceint l'écharpe sanglante de Fouquier-Tinville; et l'on vit bientôt la population parisienne trembler devant cet affreux gamin

du quartier latin. Le cordonnier Simon réparait dans le savetier Gaillard, ressemeleur breveté des barricades de l'insurrection; celui-là même qui, détroné par la Commune de ses tas de pavés, rentrait magnaniment dans l'échoppe de sa vie privée, « heureux d'avoir pu rendre quelques services à son pays. » Chaumette déguisé en garde national, allait d'église en église, abattant les cru-

cifix, crochétant les tabernacles, volant les ciboires. On mettait le Christ à la porte des écoles et des hôpitaux. L'athéisme avait ses Torquemada.

Cette abjecte contre-façon de 93 s'étendait à la presse infecte qui soutenait la Commune. Un bâtard de Marat, Jules Vallès, dans le *Cri du peuple*, vociférait la haine et la rage. Bohème de lettres, aigri par une jeunesse misérable, affolé d'orgueil, ulcéré d'envie, sa poche à fiel crevée s'était répandue dans son style.

PAUL DE SAINT-VICTOR.
(A suivre.)



La fosse commune. — A, — Lieu où fut retrouvé le corps de M^{sr} Darbois au Père-Lachaise.